

présente

## *Sounou Sénégal \**



\* Notre Sénégal

Un documentaire de Jean-Pierre Lenoir

Produit par Laurent Bocahut & Nadège Hasson

*Au cœur de Dakar, près de la Place de l'Indépendance, l'hôtel La Croix du Sud, entièrement rénové, offre un grand confort, une ambiance chaleureuse et personnalisée. Ouvert en 1951, il bénéficie d'une riche et longue expérience dans le domaine de l'hôtellerie. Disposant de 59 chambres et 4 suites climatisées, avec salle de bain, téléphone direct, télévision satellite avec 11 chaînes, dont CNN, France 2, 1 télévision etc... et un accès permanent à Internet, La Croix du Sud est l'endroit idéal pour vous garantir un bon séjour pour vos voyages d'affaire. Son bar est le point de rendez-vous sympathique du « tout Dakar » des affaires...*

Site Internet de l'hôtel, janvier 2004.

Pour moi *La Croix du Sud* représente un héritage particulier puisque cet hôtel a été construit par mon grand-père maternel, Emile Perras, qui a quitté la France en 1935 pour venir s'installer à Dakar. Le Sénégal était alors une colonie française.

Sous sa direction, l'hôtel devient rapidement une référence. Aujourd'hui encore on entend dire "*Si tu manges à La Croix du Sud, c'est que tu as réussi dans la vie*".

*La Croix du Sud*, vestige de la colonisation, reste synonyme de richesse. À travers son histoire se dessine la réalité historique et sociale du Sénégal, de l'époque coloniale aux années qui suivent l'Indépendance, obtenue en avril 1960.

Dès sa création, l'hôtel de mon grand-père s'inscrit dans l'idéologie coloniale et dominante : les clients sont uniquement des Européens, fonctionnaires de l'administration, employés de comptoirs... Dans ce contexte emprunt de "paternalisme", les employés sénégalais travaillent pour un salaire modique, tous les jours, et personne ne remet en question cet état de fait. Comme tous les Français de l'époque, en arrivant au Sénégal ma famille est en territoire conquis et elle accepte cette "Afrique de privilèges".

Aujourd'hui, je sonde la mémoire de ma famille et vais à la rencontre des anciens employés sénégalais de l'hôtel, pour questionner les relations colons-colonisés et les empreintes qu'elles ont laissées. Sur fond d'histoire collective, et commune aux deux pays, le film confronte deux rêves : celui de mon grand-père de posséder un grand hôtel-restaurant, et celui du Sénégal d'accéder à l'indépendance.

Au fil des témoignages, les personnages exploreront les plis et replis de leur mémoire, dévoilant ce qu'ils ont perçu de cette époque. Que leur reste-t-il de leur expérience commune de la colonisation ? Comment vivent aujourd'hui ceux qui travaillaient au service des Blancs, et ceux de ma famille pour qui le Sénégal, après l'Indépendance, a cessé d'être une seconde patrie ?

Ce projet est une quête personnelle qui, à travers le portrait de personnages liés à l'histoire de l'hôtel, pose un regard critique sur l'idéologie coloniale française et sur celle de l'Indépendance du Sénégal.



## NOTE D'INTENTION

Bien que ma famille ait passé de nombreuses années à Dakar, je ne savais presque rien de l'hôtel *La Croix du Sud*, ni de l'histoire du Sénégal. Pourtant, ma mère et mes deux tantes y ont grandi, mes cousins y sont nés, et certains y ont vécu bien après l'Indépendance. Ce n'est que tard que j'ai compris que ma famille maternelle était très attachée à ce pays, qu'elle y avait ses racines.

J'en savais encore moins sur les employés sénégalais qui avaient travaillé à *La Croix du Sud*. A l'époque on ne se souciait guère de ce qu'ils pensaient, eux qui avaient quitté leur village et leur famille pour gagner quelques subsides à Dakar...

Aujourd'hui, plus de 50 ans après la création de *La Croix du Sud*, alors que les anciens employés sénégalais sont pour la plupart retournés vivre dans leur village, j'ai eu envie de découvrir leur histoire.

Blanc, Français et petit-fils de colon, cette histoire est aussi la mienne, même si je n'ai jamais vécu au Sénégal. C'est toute l'ambiguïté qui me traverse. Revenir sur ce passé colonial et cette histoire douloureuse, c'est faire surgir une parole omise, presque dissimulée, sur ce que ma famille a vécu et laissé derrière elle.

Pourquoi mon grand-père est-il parti vivre au Sénégal ? Parce qu'il n'avait plus de travail, que la crise de 36 s'annonçait en France et qu'il avait le goût de l'aventure... Personnage atypique, cuisinier de formation, parti sans un sou, il a fait construire *La Croix du Sud* par la force de son travail personnel.

Mais rien de tout cela n'aurait été possible en France. A cette époque, les Français étaient le plus souvent appelés par l'administration coloniale et ne s'y opposaient pas. Ils partaient dans les colonies parce que les situations y étaient assurées, les salaires élevés, les affaires fructueuses...

Etait-il plus méritoire pour mon grand-père de gagner de l'argent par l'exploitation d'un hôtel ? Pouvait-il "profiter honnêtement" du système ? Comme lui, beaucoup se sont enrichis en Afrique. Qu'ils aient laissé ou se soient accrochés à leurs privilèges, tous ont gardé des cicatrices. Ces relations douloureuses ont-elles eu, in fine, des répercussions positives ?

La "mission civilisatrice française" a nié la culture africaine. L'idéologie des états coloniaux était fondée sur une relation raciste entre le colon et le colonisé. Un racisme du quotidien, incorporé jusque dans les gestes et les paroles les plus banales... Pour les colons, les colonisés n'avaient aucun droit. La bureaucratie n'entendait que la langue française (et il en est d'ailleurs toujours ainsi au Sénégal).

Les membres de ma famille et les employés sénégalais s'inscrivaient dans ce rapport déterminé colon-colonisé. Leurs liens étaient le plus souvent des relations de maîtres à

serviteurs, de patrons à employés, même entre les enfants et leurs nounous sénégalaises par exemple.

Venus travailler à Dakar en tant que serveurs, plantons, cuisiniers ou domestiques, mes personnages sénégalais sont restés parfois pendant 30 ans au service des Blancs. Le travail ne manquait pas durant l'époque coloniale. Ils avaient un salaire régulier, ont pu payer des études à leurs enfants, avoir un peu de confort, mais ils n'ont rien pu entreprendre dans leur pays. C'était un "mieux régulier" par rapport à leur vie actuelle qui est très dure.

Il existe peu de films sur les travailleurs des années 50. Dans l'imagerie coloniale, on ne voyait pas d'Africains au travail, et c'est encore souvent le cas à la télévision aujourd'hui. L'Europe privilégiait une représentation passive, pacifique voire idyllique de ses colonies, où la misère et la guerre n'apparaissaient pas. Mais à partir des années 50 et des mouvements de décolonisation, des images de troubles et de guerre sont apparues. L'Europe, qui incitait autrefois à s'engager dans les troupes ou dans l'administration coloniale, se détourne désormais du Sud en laissant entendre qu'elle n'a rien à en "retirer".

Après l'Indépendance, les entreprises françaises se sont retirées et ont laissé le pays sans infrastructure, livré à lui-même. A la tutelle administrative et politique s'est substituée une dépendance économique qui a fait chuter le niveau de vie des Sénégalais. Ceci pourrait alimenter (des deux côtés) une certaine nostalgie de l'époque coloniale, mais en fait cette dépendance économique demeure malgré la décolonisation.

Le film sera fait d'allers-retours entre les rencontres avec les personnages sénégalais et les membres de ma famille vivant en France. Il jouera sur les décalages entre l'Histoire et leurs récits, et montrera combien il est difficile aujourd'hui, autant pour ma famille que pour les anciens employés, de voir ou d'accepter la "mise en scène" coloniale dont ils faisaient partie. Quelque chose de cette vérité leur est impossible.

Comment leurs rapports ont-ils évolué au cours des décennies, au regard des événements métropolitains et africains ? Ce n'est qu'après l'Indépendance que ma famille a pu, par exemple, constituer un cercle d'amis sénégalais. En quoi les uns et les autres auraient-ils échappé ou dépassé ce déterminisme ? En quoi cette expérience de l'hôtel et du Sénégal a-t-elle changée leur vie présente ?

Situé au coeur de Dakar, l'hôtel, qui hante les mémoires, apparaîtra à plusieurs moments du film comme un lieu récurrent, "obsessionnel"... Il a été rénové début 2003 pour lui redonner son luxe d'antan.

L'extérieur n'a pas changé, mais l'intérieur a un tout autre visage. Les 63 chambres sont entièrement rééquipées. L'ascenseur a gardé le style de l'époque, l'éclairage du hall d'entrée reconstitue la constellation d'étoiles "Croix du Sud". Seul le restaurant, rénové dans son style originel, a gardé son charme d'antan. La gérance a été confiée à un couple de restaurateurs français venus d'Abidjan.

Pour évoquer les différentes périodes et donner un traitement particulier au lieu, j'utiliserai également des archives, des photos que j'ai prises en 1998, des images filmées pendant les travaux. Le film sera ponctué d'archives familiales et de quelques archives historiques concernant des événements qui ont touché les personnages du film et la vie sociale de *La Croix du Sud* (comme la grève d'octobre 1947 à mars 1948, la venue de De Gaulle en août 1958, l'indépendance du Sénégal en avril 1960, la grève de 1968...).

Ces documents seront utilisés comme des temps forts qui jalonneront et rythmeront le récit. Ils évoqueront l'esprit et l'atmosphère de l'époque et illustreront ce que les personnages nous disent.

Dans les rues du centre ville, l'ancienne présence coloniale française est toujours ostentatoire : la Place de l'Indépendance avec ses vieilles bâtisses des années 50, le nom des rues, les villas et bâtiments coloniaux ornés de rotondes et de vérandas... Ces lieux nous ramènent dans un passé colonial et nous parlent aussi du Dakar d'aujourd'hui.

Plus que des entretiens, ce film sera fait de rencontres, d'échanges : à la fois tournés vers le passé - l'occasion pour les uns et les autres de relater leurs souvenirs - mais aussi ancrés dans la vie présente, notamment pour donner une image de l'Afrique contemporaine.

Je partirai en taxi brousse ou en car rapide, tout en filmant cette terre qui m'est inconnue : de Dakar à la Petite Côte, en passant par la région du Fouta (cf. carte), ces trajets entre l'hôtel et les lieux de vie des personnages, du centre ville aux quartiers populaires, jusqu'aux villages les plus reculés du Sénégal, seront comme des respirations, des fenêtres sur le pays.



Les anciens employés ne “nous” ont pas oubliés. Ils ont de la nostalgie, de bons et de mauvais souvenirs, mais toujours beaucoup d’humour. Ils me diront ce qu’ils ont tiré de leur expérience au contact de mon grand-père et des Blancs, si l’Indépendance a été une rupture pour eux, et ce qu’ils ressentent aujourd’hui. Notre relation ambiguë peut-elle dépasser le cadre de cette histoire commune alors que je suis Blanc, que mon grand-père a dirigé *La Croix du Sud*, que ma famille a vécu au Sénégal ?

En voix-off, je guiderai le spectateur dans la progression du voyage, naviguant entre le passé et le présent, entre les histoires et l’Histoire. Cette voix donnera corps au décalage qui existe entre le Sénégal (le manque d’argent, de perspective, l’absence de formation, de soins, la mortalité...) et la France aujourd’hui.

## LE FILM

**Émile Perras** et **Emmanuel Sarr**, tous deux décédés, sont des personnages emblématiques du film, les fantômes qui hantent cette histoire. Ils incarnent les deux rêves qui se confrontent : celui d'Émile de posséder un grand restaurant, et le rêve d'Emmanuel pour l'indépendance de son pays.

### **Le souvenir de mon grand-père**

Au cœur des rencontres avec nos personnages se trouve Émile Perras, né en 1900 à Roanne. Il se confond avec le mythe de l'hôtel, à la fois absent et omniprésent, ce qui en fait un personnage romanesque. Il avait un grand rêve en tête, dont Mermoz et l'Aéropostale ont fait partie. Il apparaîtra dans un court extrait d'un film inédit, *Le raid*, tourné par les aviateurs.

Il était au départ restaurateur dans la région de Roanne, et un excellent cuisinier, ce qui lui a permis de doter *La Croix du Sud* d'une des meilleures tables de Dakar. Il n'a pas échappé au paternalisme de l'époque. Secondé par sa grand-mère, sa réussite professionnelle lui a permis d'entretenir des rapports courtois avec les instances officielles du Sénégal, et en particulier avec Senghor. Son souhait le plus cher était que *La Croix du Sud* devienne un jour un hôtel sénégalais.

Il est décédé à Paris à l'âge de 70 ans d'un infarctus, après avoir passé 40 ans de sa vie au Sénégal.



### **Le souvenir d'Emmanuel Sarr**

L'histoire d'Emmanuel Sarr nous renvoie à la pleine époque coloniale, et véhicule les contradictions d'une époque. Il est décédé peu de temps après l'Indépendance, en 1964, dans un accident de voiture. Il a été le père spirituel pour tous ceux de Fadiouth, car il a été le premier à travailler à la villa de mes grands-parents, au *Métropole* puis à *La Croix du Sud*. Il a été maître d'hôtel de 1950 à 1963, le seul maître d'hôtel africain, au-dessus des

Français, connu dans tout Dakar. Il a constitué une référence forte, tant pour les employés de *La Croix du Sud* que pour ma famille.

De l'ensemble du personnel sénégalais, trente hommes environ sont encore en vie. Les employés sénégalais venaient pour l'essentiel de deux régions rurales : la "petite côte" à Fadiouth, et la région du Fouta, près de la frontière mauritanienne (650 km de Dakar, cf. carte). Ceux de Fadiouth appartiennent à l'ethnie des Sérères et sont catholiques. Ils avaient plutôt des postes à responsabilité par rapport à ceux du Fouta, les plus nombreux (environ 80 personnes de cette région ont travaillé à *La Croix du Sud*) sont Toucouleurs et musulmans. Les Toucouleurs avaient plutôt des emplois subalternes.

### **Ma tante, Mone**

Mone est l'aînée des trois soeurs Perras. Collaboratrice de mon grand-père, elle était la plus impliquée dans la vie de l'hôtel. Elle a passé 40 ans à Dakar, ses deux enfants Véronique et Jérôme y sont nés. C'est avec elle que j'ai le plus parlé de cette époque et de l'hôtel.

Nous irons au lieu-dit des Echarmaux, à 40 km de Roanne, d'où ma famille est partie à l'époque. Dans une campagne verdoyante, Mone raconte le départ de ses parents, les réticences de la famille.

*Papa est parti le 1er décembre 1934, suivi par Maman qui est arrivée en janvier 1935. Ils sont partis parce que les affaires étaient extrêmement dures en France et que c'était la fameuse crise qui a finalement abouti à la deuxième guerre mondiale. Leur affaire ne marchait plus du tout et ils se sont retrouvés sans travail. Mon papa a passé cet été là chez sa mère qui avait un hôtel aux Echarmaux et qui lui avait trouvé un emploi comme aide cuisinier à côté, à l'Hôtel des Voyageurs.*

*C'était très provisoire. Mes parents avaient un ami qui habitait Dakar et qui leur avait parlé d'un hôtel-restaurant, Le Métropole. Comme il était dos au mur et qu'il avait peut-être le goût de l'aventure, Papa s'est décidé. Ils avaient mis toutes leurs affaires au garde meuble et en arrivant à Dakar, le garde meuble a brûlé. Je sais que les parents y avaient vu un signe du destin : leur passé s'était envolé en fumée et il leur fallait tout recommencer ailleurs.*

*Archive* : un paquebot de l'époque, quitte la France pour les tropiques, avec à bord son fret de cotonnade et ses passagers : Français, officiers et fonctionnaires.

Montgeron, agglomération d'environ 15 000 habitants, en bordure de la forêt de Sénart, dans la banlieue sud de Paris. Mone récupère à la sortie de l'école ses petits-enfants, Quentin et Théo. Son appartement n'est pas très grand. Dans la pièce principale, de

nombreux objets nous rappellent son passé africain : une chaise basse, une kora, une petite sculpture de fennec en ébène, des dessins, des photos, des livres et plus particulièrement deux tableaux de Myrto Debard qu'elle a peints au Sénégal. Le premier représente une pirogue sur la plage de l'île de Gorée, le second le visage d'une femme peul. Une grande douceur se dégage de ces tableaux, et déjà la lumière de l'Afrique apparaît.

*J'avais 7 ans lorsque j'ai découvert Dakar pour la 1<sup>ère</sup> fois. Je me souviens très bien de ce premier Noir que j'ai vu, je crois qu'il s'appelait Boubacar. C'était un grand mec, très noir, je le trouvais très luisant. Lequel Boubacar nous a pris dans ses bras... Tout le monde avait l'air très content de nous voir. J'ai toujours gardé, d'ailleurs, ce souvenir de gentillesse de la part des Sénégalais.*

*Dakar était divisée entre la ville européenne, aux mains d'un gouverneur de circonscription et la ville « indigène », dirigée par un gouverneur africain de Médina. Parmi la population sénégalaise, seuls les domestiques et employés avaient le droit de fréquenter la ville blanche.*

Extrait du court-métrage *Borom Sarret* (1963), 1<sup>er</sup> film de Ousmane Sembene qui raconte l'histoire d'un pauvre charretier qui se fait confisquer sa charrette pour avoir osé circuler dans les quartiers riches de Dakar et notamment Place de l'Indépendance.

Une photo d'époque montre la salle du restaurant du *Métropole* qui ressemble à un hall de gare. Sur le mur du fond, deux fresques de chaque côté sont peintes. D'un côté, la proue du bateau *le Djenné* avec des porteurs noirs qui portent des sacs de riz sur leur tête et de l'autre côté, la Marianne avec le bonnet phrygien, un sein nu et de chaque côté deux femmes noires agenouillées, offrant avec des paniers l'Afrique équatoriale et l'Afrique occidentale...

*C'était un rapport de serviteur à patron, mais je n'ai pas de souvenirs d'horreurs pour ceux qui étaient des paysans au départ venus en ville pour gagner leur vie. Il y avait une sorte d'acceptation du fait qu'il y avait une colonie. Papa n'était pas un salaud et donc ça se passait bien.*

*De la base de Dakar partaient les avions pour Natal en Amérique du Sud. Les aviateurs transitaient par Le Métropole. Ils célébraient au champagne, en compagnie de mon père, le retour de l'un d'entre eux. Enfant, j'étais complètement fascinée.*

Des photos inédites de l'Aéropostale, sur lesquelles les aviateurs Guillaumet, Neri, Delaunay, Emilie Erhart, Maryse Bastié sont rassemblés au *Métropole*.

Dans le souvenir de Mone, la vie quotidienne à Dakar se déroulait sans heurts. Pourtant

l'époque est assez mouvementée : la doctrine coloniale atteint son apogée à la fin de la deuxième guerre mondiale.

Durant son enfance et son adolescence, et jusqu'à son retour en France, Mone ne perçoit pas les événements marquants de l'époque.

Ce n'est qu'en découvrant le film de Sembene Ousmane (*Camp de Thiaroye*, 1987), par exemple, dont nous verrons un extrait, film qui raconte la mutinerie sanglante des anciens combattants dans le camp de Thiaroye en 1944, qu'elle a pris connaissance de cet événement.

*Actualités sénégalaises* : en 1950, Dakar était en pleine transformation. D'un côté, la population augmente rapidement suite à un exode rural. De l'autre, beaucoup de Français viennent s'installer, les sociétés s'agrandissent et se modernisent. Des lignes régulières, aériennes et maritimes, sont instaurées.

*Papa avait toujours eu envie d'avoir dans son parcours professionnel un grand restaurant à lui. Il a obtenu un emprunt auprès de la chambre de commerce et il a décidé de faire un hôtel. L'inauguration de La Croix du Sud a lieu le 24 décembre 1950. C'est en hommage à Mermoz et à une période qu'il considérait comme la plus belle de sa vie que Papa appela l'hôtel La Croix du Sud. C'est le nom de l'hydravion avec lequel Mermoz s'est abîmé en mer en décembre 1936.*

Extrait d'un film inédit de 1937, *le Raid*, tourné et interprété par les aviateurs de l'Aéropostale, et dans lequel mon grand-père tenait un rôle. L'histoire raconte un naufrage en mer...

Images de l'hôtel en noir et blanc.

*C'était un hôtel d'affaires. Il sortait de l'ordinaire, il a été le premier hôtel moderne de la côte ouest. Le tourisme était alors inexistant. Les clients étaient des Européens. Ils venaient à Dakar pour le commerce ou pour travailler dans l'administration. Il y avait très peu d'Africains.*

*Ces années-là ont été très riches. Les compagnies d'aviation avaient un point d'appui à Dakar et on avait été sollicité par la KLM pour loger leurs équipages. C'était une affaire qui marchait bien. Papa était devenu un notable incontestablement.*

*Actualités sénégalaises* : le 26 août 1958, De Gaulle débarque à l'aéroport de Yoff, sans en informer les Chefs de Gouvernement Sénégalais, où se déroulent des manifestations organisées par des gauchistes. *Valdiodio N'Diaye* l'accueille en des termes assez raides. Place Protet, De Gaulle déclare : « Je veux dire un mot d'abord aux porteurs de pancartes. Ils veulent l'indépendance, qu'ils la prennent le 28 septembre ! »

*C'est vrai que De Gaulle était venu sur la place qui est aujourd'hui la Place de l'Indépendance. Il n'y avait pas eu une émeute mais un truc un peu difficile, on était un peu inquiets, mais l'hôtel n'a pas subi de dégradations.*

Une série de photos montre des clients, des chefs d'États africains et des ministres du gouvernement lors de cérémonies officielles. Selon ma tante les années de l'après Indépendance ont compté parmi les meilleures pour *La Croix du Sud* :

*C'était toute l'élite africaine, francophone qui se retrouvait à Dakar, des personnalités qui venaient de tous les coins d'Afrique. Des réservations étaient régulièrement faites par le Ministère des Affaires Étrangères du Sénégal, par les grandes familles françaises. C'était pas si courant que des Africains puissent se sentir chez eux dans leur pays dans des endroits qui étaient tenus par des Européens. Le restaurant servait cinq cents couverts par jour.*

*Les instances officielles sénégalaises avaient pris progressivement le pays en main et avaient décidé de placer des cadres sénégalais dans tous les domaines. Papa, devenu président du Syndicat des Hôteliers, a tenté de créer une école hôtelière avec Émile Badiane, Ministre de la Coopération, et Senghor. Mais le projet n'a pas abouti.*

*Nous, on voulait bien africaniser, mais on n'avait personne. On avait essayé de prendre un réceptionniste pour voir si on pouvait mettre comme chef de réception au moins un Africain mais on a eu les pires déboires avec ce garçon. En cuisine, on avait un excellent cuisinier africain, mais il ne savait ni lire, ni écrire. Il ne pouvait pas faire le marché. On était très limités, on était obligés de garder des cadres Français. On pouvait difficilement faire autrement. Il y avait des pressions et Papa ne voyait pas trop de solutions.*

Seuls Emmanuel Sarr et Luc Diouf occupent les postes de maître d'hôtel et d'économiste, grâce à leurs liens avec mon grand-père, la confiance réciproque.

*A cette époque-là, on faisait partie des rares Français de notre génération qui avions des amis Sénégalais, qui sortions avec eux. C'est ça qui est curieux car en même temps les Français continuaient à avoir des réactions médiocres, racistes. Mais quand tu les mettais en présence des Africains, ils étaient très contents.*

*J'avais une trentaine d'années. On allait tout le temps avec Mame au Nianing, un dancing construit par deux Sénégalais, où Français et Sénégalais se retrouvaient. On s'amusait beaucoup. J'ai enfin pu connaître des Sénégalais dans un rapport autre que de domestique à patron.*

*Quand il y a eu l'indépendance du Sénégal, je me souviens m'être dit « Ben oui dans le fond, on n'est plus chez nous, on est chez eux et c'est vrai que c'est leur pays » . C'est peut-être idiot, mais c'est comme ça qu'on le vivait.*

*Je n'ai jamais regretté, je n'ai jamais eu d'amertume là-dessus. J'étais même contente*

*parce que grâce à des Africains, j'ai pu avoir accès à un peu de leur culture, à tout un monde dont j'étais complètement imprégnée mais que je ne pouvais pas verbaliser. Et là grâce à eux ça été la possibilité d'en parler, d'être enrichie.*

Dans les années 70, *La Croix du Sud* cesse alors d'être l'hôtel de référence, on lui préfère désormais d'autres établissements plus luxueux, situés sur la petite côte et non en centre ville, l'industrie du tourisme se développant.

A quelques kilomètres de Dakar, sur la petite côte, un immense complexe touristique, *Sali Portugal*. Images d'hôtels où seul le bruit lointain des percussions africaines nous rappelle que l'on est en Afrique...

Mone est la seule des trois soeurs à être restée au Sénégal : elle raconte les difficultés qu'elle a rencontrées au moment de la vente de l'hôtel, dans un milieu d'affaires sénégalais dominé par les hommes.

*Papa en avait un peu marre. Pour lui ce n'était pas facile, ça avait beaucoup changé, c'était une période de transition.*

*Le gouvernement sénégalais souhaitait que La Croix du Sud revienne au Sénégal. C'était tellement symbolique et important. Mais il souhaitait aussi qu'il soit acheté par un Sénégalais. On n'a pas eu vraiment de marge de manoeuvre pour le vendre à quelqu'un d'autre.*

*On n'était plus dans l'espèce de cocon dans lequel on avait vécu. Notre personnel était resté chouette, mais il y avait plus de tensions. Papa voulait vendre mais ne s'y résignait pas... c'était toute sa vie... Ce qui fait qu'il est mort avant. Il m'a laissé ce soin.*

## **Luc Diouf**

En taxi-brousse, je pars sur la petite côte, à quelque 80 km de Dakar.

Dakar est aujourd'hui comme une immense pieuvre qui gagne du terrain sur le sable, sur le pays. A la périphérie de la ville, de nombreuses maisons sont en travaux, inachevées, en béton. Ce sont celles que font construire les immigrants Sénégalais, notamment ceux qui travaillent en France.

Sur la route longeant la petite côte, après avoir traversé de nombreux champs de baobabs, j'arrive à Fadiouth, presque île aux ruelles jonchées de coquillages blancs, assez pittoresque et forcément un peu touristique, rattachée au village de Joal par une très longue passerelle de bois.

La maison de Luc est un peu plus grande que les autres. A Fadiouth, il est considéré comme un notable, même s'il vit très modestement.

Luc vient à ma rencontre. Il a environ 70 ans, c'est un homme souriant, effilé, emprunt d'une très grande douceur. Sourires et salutations.

Luc a quitté son village à l'âge de quinze ans, en 1951, pour travailler à l'hôtel en tant que planton. Il y est resté jusqu'à l'âge de 60 ans. Il a été téléphoniste, économiste, maître d'hôtel et barman. Il est la mémoire sénégalaise de toute l'histoire de l'hôtel. De tous les anciens employés, il est celui qui reste le plus proche de ma famille.

Aux murs de son salon sont encadrés les certificats de mérite qu'il a reçus pour son travail à *La Croix du Sud*.

*En ce temps-là, les Africains ne faisaient pas de restauration. On faisait appel à La Croix du Sud parce que la cuisine de Monsieur Perras était renommée, il n'y avait pas de restaurant de cette qualité.*

*En 51, 52 il n'y avait pas de clients africains parce que pour les Africains La Croix du Sud était un hôtel trop cher.*

Dakar. Dès l'aurore, d'immenses embouteillages se forment à l'approche de la capitale. La pollution est insupportable.

Près du port et du marché Karmel se trouve un petit hôtel deux étoiles, *l'Hôtel du Marché*. Luc y pénètre et salue le gérant, Djibril Faye, puis se dirige vers la chambre dans laquelle il dormait à l'époque. L'hôtel est devenu un hôtel de passes alors qu'il servait d'annexe à *La Croix du Sud*, pour y loger principalement le personnel français. J'observe le manège des femmes qui traversent la cour intérieure de l'hôtel pour monter dans les chambres.

*Je dormais ici et je revenais chez moi, à Fadiouth, le dimanche et les jours de congé mais des fois, je restais coincé. Quand Joseph, qui était serveur aussi, a appris à conduire, on a essayé de se remplacer, mais sinon je n'avais pas beaucoup de temps pour prendre des congés.*

Luc parle des relations de travail qui existaient à *La Croix du Sud* entre les employés sénégalais, entre les Sérères, catholiques et les Toucouleurs, musulmans (ceux de la région du fleuve).

Il nous parle de ce qu'il a ressenti lors de l'indépendance du Sénégal.

Luc n'est pas retourné à *La Croix du Sud* depuis qu'il a pris sa retraite en 1993.

L'entrée donne dans l'une des rues les plus fréquentées du centre. L'hôtel est au 1<sup>er</sup> étage. On y accède par un escalier en colimaçon et un ascenseur.

A la différence des complexes touristiques et autres grands hôtels luxueux de Dakar, il n'y a pas de boutiques souvenirs, de boîtes de nuit ou de jardins garnis de bougainvilliers. Rien pour attirer l'œil. Seuls quelques touristes ou homme d'affaires, européens et

africains, se croisent dans le hall.

Nous descendons vers le restaurant.

Luc raconte les années durant lesquelles *La Croix du Sud* organisait des banquets pour le Rotary Club, à la Présidence, entre 1962 et 1964. Il se souvient du nouveau contexte social, de l'intelligentsia africaine qui fréquentait désormais l'hôtel. Il explique la distinction qui se faisait à l'époque entre les "grands Blancs" et les "petits Blancs", ceux qui dominaient le pays et ceux qui se laissaient dominer par lui.

Fadiouth, vers 6h du matin. Le village se réveille. Luc marche dans les ruelles et se dirige vers l'église où il officie en tant que diacre.

L'après-midi nous nous rendons dans l'ancienne chambre de son cousin Emmanuel.

*Quand je suis arrivé à La Croix du Sud, il n'y avait qu'un seul Sérère. C'était Emmanuel, mon cousin. Tous ceux qui ont travaillé à La Croix du Sud le doivent à Emmanuel.*

Luc nous parle de ce que son cousin incarnait pendant cette période (il portait le casque colonial), de ses relations avec les Blancs, avec mon grand-père.

*Emmanuel travaillait déjà avec Monsieur Perras à la villa et au Métropole, puis il a travaillé à La Croix du Sud. Entre Emmanuel et Monsieur Perras, c'était la confiance.*

*Il était connu dans tout Dakar. Toutes les fois qu'il y avait une personnalité, un dîner officiel à l'extérieur (même le président de la République, Vincent Auriol quand il est venu à Dakar...), c'était Emmanuel qui était le chef d'orchestre.... Malheureusement il est décédé dans un accident de voiture en 1964, j'étais avec lui, mais j'ai eu de la chance.*

Luc évoque l'épisode douloureux entre mon grand-père et Emmanuel lors de la grève (qui a duré du 10 octobre 1947 au 19 mars 1948, la plus longue dans l'histoire sociale africaine), durant laquelle les travailleurs s'élevèrent contre l'exploitation coloniale.

Mon grand-père considérant que ses employés lui étaient infidèles, licencia le personnel pour le réengager après un mois et dix jours, comme s'il avait voulu le punir.

*Monsieur Perras avait licencié les Toucouleurs et Emmanuel ne voulait pas rester alors que les autres avaient été licenciés. Du temps des colons, il était interdit de faire la grève.*

Luc est rejoint par d'autres anciens employés originaires de Fadiouth, dont Joseph Sarr. Tous se réunissent à l'intérieur de la petite pièce. Au mur est accroché le portrait d'Emmanuel. Sur la photo il est vêtu à l'occidental.

Nous nous rendons dans le cimetière du village, jonché de coquillages, où catholiques et musulmans sont enterrés. A l'ombre d'un baobab se trouve la tombe d'Emmanuel Sarr.

Dakar. D'anciennes enseignes de sociétés européennes, disséminées dans la ville. *Après les Indépendances, la clientèle a commencé à baisser. La plupart des grosses boîtes européennes ont fermé, comme Maurel Frères, Vézia, Chavanel, Chaumet, CFAO. Toutes ces maisons-là ont fermé la porte et sont parties. Ça a fait un trou et ça a fait baisser le travail pour tout le monde.*

Luc raconte "son" Mai 68.

*L'Union Syndicale des Travailleurs Sénégalais a fait grève pour une augmentation de salaire. La Croix du Sud a fermé ses portes, mais certains employés ont continué de travailler à l'intérieur. On était obligé de rester pour nourrir les gens dans le restaurant et comme on aimait bien Perras, on ne voulait pas lui faire du mal...*

Luc parle du syndicalisme, de la conscience politique. Il explique pourquoi les grèves n'étaient généralement pas suivies dans l'hôtellerie.

Comme en 1947, les employés sont tiraillés entre l'idée de faire la grève et de rester travailler, par peur de perdre leur emploi. Mon grand-père leur accorde une augmentation pour maintenir son personnel en place.

Après la vente de l'hôtel en 1976, Luc continue de travailler pendant 17 ans, mais il laisse entendre avec discrétion que les employés ne se retrouvent plus dans la manière de travailler de leur nouveau patron sénégalais et Toucouleur, Diop.

Près de la lagune, Luc scelle son âne à une charrette puis s'éloigne vers les champs de mil, à quelques kilomètres du village.

*Aujourd'hui, je reste à Fadiouth pour cultiver durant la saison. Après, de janvier à juillet, on n'a plus rien à faire. On va quelquefois à la petite pêche.*

*Je ne suis jamais allé en France. Ce sont les moyens qui me manquent. Si j'avais eu les moyens, j'aurais assisté à l'enterrement de Madame Perras.*

### **Ma tante, Claude**

Claude habite Uzes. Elle est la seule des trois sœurs à avoir vécu des expériences amoureuses au Sénégal, ce qui lui a permis d'approcher l'Afrique "sous un autre angle".

*Quand on était petites on entendait les adultes parler de jeunes femmes qui étaient jolies et qui avaient beaucoup d'amants. Ce n'était pas grave, tout Dakar pouvait leur passer sur le ventre, mais si on disait d'une Blanche qu'elle avait couché avec un Noir, c'était comme si elle avait couché avec un chien, c'était vraiment l'horreur, le tabou absolu. On ne baisait pas avec un Noir.*

Claude retourne au Sénégal après l'Indépendance et a plusieurs liaisons avec des hommes sénégalais, osant enfin briser les tabous qui avaient contraint ses désirs.

*Après l'Indépendance, quand je suis rentrée à Dakar, je n'ai vu exclusivement que des Noirs et j'ai enfin pu faire l'amour avec un Noir. Cela a été quelque chose de formidable pour moi. C'était enfin accepter de me laisser toucher par un Noir.*

*Sûrement quand j'étais gosse, ça ne venait même pas jusqu'à ma conscience mais je peux te dire que pendant des années, j'ai fait des rêves où je faisais l'amour avec Emmanuel, avec André qui nous servait à table à La Croix du Sud. J'ai eu des amants sénégalais et cette liberté intérieure m'a permis de briser ce tabou définitivement.*

Comme Luc, Claude évoque l'épisode entre mon grand-père et Emmanuel lors de la grève de 1947.

*Je me souviens avoir entendu Papa ou Maman dire : « Même Emmanuel a fait la grève ! » Papa voulait tout simplement ne pas le reprendre parce qu'il était trop peiné, humilié ou tout à la fois. Je sais que j'ai entendu dire qu'Emmanuel avait demandé à genoux à Papa de le reprendre. C'est un truc qui m'est resté parce que j'étais d'une tristesse infinie de penser que mon Emmanuel, mon héros, avait été obligé de se mettre à genoux devant mon père !*

*Ce n'était pas un mauvais mon père. Il les aimait ces types, mais il a voulu les punir comme des enfants. Les rapports étaient tellement paternalistes que c'était forcément pourri, et en même temps ça avait des bons côtés aussi. C'était ses enfants et d'ailleurs inversement c'était leur père. Il y a eu entre eux des liens incroyables.*

Claude dit qu'Emmanuel est la seconde personne décédée dans la famille (après sa grand-mère).

*Quand j'ai appris sa mort, je m'en souviens très bien. J'ai eu un télégramme de Dakar, j'étais en vacances à Mougins. J'ai pleuré et c'est là que je me suis rendu compte que j'étais tellement attachée à cet homme.*

Elle est également en France lorsqu'une messe est célébrée à Dakar pour le décès de son père.

*On m'a dit que la cathédrale était pleine. Ils sont tous venus, musulmans, catholiques. Ce sont des pays où la fête est tellement... ça m'émeut quand j'y pense parce que c'est tellement précieux, ça n'existe nulle part ailleurs qu'en Afrique, pour moi en tout cas. Je crois que s'il y avait quelque chose que l'Afrique pourrait nous transmettre à nous pauvres occidentaux, c'est ça.*

*Après l'hôtel a vécu sur sa lancée. Diop a eu, dans un premier temps, l'intelligence de garder tout le staff tel qu'il était. Pour Papa, La Croix du Sud c'était son enfant. Pour moi,*

*symboliquement, c'est l'endroit où mes parents se sont aimés...*

### **Mame Aminata Ndiaye**

Avant les Indépendances, Mame a travaillé pour l'administration française en Côte d'Ivoire où elle s'est liée d'amitié avec ma tante Claude. De retour à Dakar, elle occupe le poste de secrétaire de Mamadou Dia (Président du Conseil en 1958 sous Senghor), fait partie de l'intelligentsia africaine et fréquente *La Croix du Sud*.

A Dakar, sa maison est située dans le quartier résidentiel et présidentiel de Fann. Proche du pouvoir sénégalais, elle parle de l'émulation politique au moment de l'Indépendance. Elle se souvient des soirées dansantes, des réceptions mondaines auxquelles elles se rendaient à *La Croix du Sud* en compagnie de Claude, du regard des Blancs qui, du fait de la décolonisation, se sentaient obligés de lui faire allégeance. Ces situations l'amusaient beaucoup.

### **Sara Guissé**

C'est en car rapide que je pars à la recherche de Sara, dans la région du fleuve Sénégal, située à 650 km au nord-est de Dakar. La plupart des anciens employés originaires de cette région sont retournés y vivre à présent.



Sur la longue route en direction de la région du Fouta, le paysage aride s'étend à perte de vue. « Aller au fleuve » selon l'expression dakaroise, c'est faire un pèlerinage vers le plus profond du Sénégal. Chaleur omniprésente, Islam rigoureux, peu de changements de décors dans le paysage.

Le trajet nous donne une idée de la distance parcourue pour venir travailler dans la capitale. Chaque fois que le car rapide fait une halte dans un village il charge des passagers supplémentaires et repart dans un nuage de poussière.

J'observe les commerçantes qui retournent dans leur région.

Il fait nuit. A la gare routière de Matam, à quelques kilomètres d'Ogo (cf. carte), les phares du minicar et les faisceaux des lampes électriques sont les seuls repères lumineux. Une coupure d'électricité priver les habitants de lumière. L'un des jeunes qui m'accompagnent m'explique que les structures n'ont pas changé depuis le départ des colons, et qu'elles ne fournissent pas assez d'électricité pour tout le monde. Les coupures sont quotidiennes.

J'arrive chez Sara Guissé et sa famille, au village d'Ogo. Dans l'obscurité de sa maison, il termine la prière du soir... Il est surpris et joyeux de me recevoir, car les visites des Blancs ne sont pas fréquentes. Il n'y a pas de tourisme. Sara m'offre l'hospitalité et me confie à l'un de ses fils, Demba.

Au matin, Ogo semble désert et déjà écrasé sous la chaleur qui décolore le ciel. On découvre la vie du village, la sécheresse de cette région. En cette saison, Sara Guissé se lève tôt tous les jours pour la récolte du mil. Je l'accompagne dans les champs.

*Ici, on cultive. Tout le monde est parti en France, à Abidjan, au Gabon, à Dakar... Il ne reste que les femmes, les enfants et les vieux comme moi (rires). On se débrouille pour se nourrir, avec nos propres forces... Cette année, il a plu. Tant que les bêtes se portent bien, les consommateurs vont bien.*

Le village vit au rythme de la distribution hebdomadaire du courrier et des mandats envoyés par ceux qui sont à l'étranger. Aujourd'hui, la France a supplanté toutes les autres destinations. L'exil reste la seule source d'espoir vers une vie meilleure.

L'après-midi, Sara est assis sur une natte, à l'ombre de sa maison.

*Ici, presque tous les vieux ont travaillé soit au Métropole, soit à La Croix du Sud. La plupart sont morts. Moi, j'ai commencé au Métropole en 1942, avec Monsieur Perras. J'étais boy de restaurant. On était 16. J'ai travaillé jusqu'en 74. J'étais serveur et délégué syndical. En 74, Monsieur Perras a dit au revoir au Sénégal. On l'a accompagné le matin à l'aéroport. On a continué de travailler avec sa fille, Madame Ballif, puis j'ai pris ma retraite en 76. À La Croix du Sud, Monsieur Perras nous avait dit au début qu'on ne pouvait pas toucher les pourboires, qu'ils étaient pour les Blancs. On est allé le voir et on lui a dit qu'il fallait partager les pourboires entre les 7 boys noirs et les 7 boys blancs. Il a refusé. Nous, on a dit qu'il fallait qu'on touche le même salaire.*

Sara critique l'inégalité des relations qui existait entre les Blancs et les Noirs, le racisme

affiché ou sous-jacent. Il parle des revendications syndicales des employés lors des grèves nationales, lesquelles accompagnaient le mouvement pour l'Indépendance.

*On commençait à 8h jusqu'à 14h, et on reprenait à 17h jusqu'à 22h. Tous les jours. À la fin de l'année, on avait des primes. Depuis la grève de 48, tous les trois mois, on touchait les allocations familiales. Avant les Blancs avaient droit aux jours de repos, mais pas les Noirs.*

Sara perçoit une maigre retraite pour subvenir aux besoins de ses trois femmes et de ses plus jeunes enfants (sa fille aînée habite la banlieue de Dakar).

Avec Demba ils m'emmènent dans les villages voisins, le long du fleuve Sénégal. Nous allons à Tienpain, Odobéré et Ourossogui, où Sara me présente à d'autres anciens employés de *La Croix du Sud*.

On passe de l'immensité de cette région aride aux rives méditerranéennes de la côte varoise...

### **Ma mère, Hélène**

Ma mère vit à Saint-Raphaël, dans le sud de la France.

Elle est arrivée à Dakar peu de temps après ses soeurs, à l'âge de deux ans et demi, en 1936. Elle est la plus jeune des trois soeurs.

Une photo d'elle à l'âge de 16 ans, à Dakar, dévoile le portrait d'une adolescente charmante et espiègle.

*C'était une enfance facile d'une certaine façon pour tout ce qui était matériel et une enfance... peut-être un peu isolée.*

Sur le bord de mer, le long du chemin douanier, on voit en arrière plan l'horizon de la mer (vers le continent « africain »). On découvre la ville balnéaire, les nouvelles résidences, là où mes parents se sont installés depuis peu, dans un bel appartement luxueux.

Ma mère me montre trois photos d'aviateurs de l'Aéropostale (Gimié, Renne et Guillaumet), qui la replongent dans son enfance dakaroise.

Elevée par les nounous africaines et par Emmanuel, les souvenirs qu'elle conserve du Sénégal sont liés à des personnes - des Français et des Sénégalais - non à l'Histoire.

*Les gens dont je me souviens c'est les femmes qui lavaient le linge, Rama, Penda et Rosalie. Elles s'occupaient de moi, elles étaient gentilles, elles étaient gaies, et puis les enfants ça a toujours été important pour les Africains et moi, j'étais petite. Je me souviens d'Emmanuel aussi...*

Ses yeux s'illuminent dès qu'elle commence à parler d'Emmanuel, et après un court silence, ses larmes coulent. Les mots viennent lentement pour dire ce que cet homme a représenté pour elle, ce qu'il lui a apporté. Elle parle de lui avec beaucoup de tendresse. Le Sénégal pour elle, c'est Emmanuel.

L'émotion de ma mère me met mal à l'aise.

*Emmanuel, c'est le boy qui s'est occupé de nous quand on était petites et qui est mort dans un accident de voiture... C'est lui qui nous a élevées... Il n'y avait pas vraiment de vie de famille à la maison, les parents travaillaient beaucoup. Alors ceux qui se sont occupés de moi, je m'en souviens (rires) !*

Je filme ma mère chez elle, et faisant ses courses au marché (séquence qui pourra être mise en résonance avec un marché au Sénégal).

Elle me confie son sentiment de ne pas avoir été mêlée à la vie dakaroise. A l'exception de quelques adolescents africains scolarisés au même lycée, elle n'avait pas de relations avec les Sénégalais.

Contrairement à ses soeurs, elle n'est pas retournée à Dakar depuis plus de 40 ans. Elle nous dit pourquoi.

*J'ai quitté le Sénégal en 1956 après y avoir passé 20 ans et j'y suis retournée ensuite une fois par an jusqu'en 1963. Je n'ai pas tellement de souvenirs qui me restent de problèmes dakarois de l'époque.*

Elle se souvient du regard des Blancs.

*C'est sûr aussi qu'il y avait des réflexions... Certains Blancs en montrant une porte sale par exemple disaient des Noirs « ils déteignent » ... c'était vraiment des clichés idiots. Je n'ai pas eu l'impression d'avoir utilisé ma qualité de Blanche par rapport aux Noirs. Ils étaient noirs, j'étais blanche. Moi, je n'ai jamais eu le sentiment d'être supérieure.*

Au cours de notre conversation j'avance des faits, des dates. La vision qu'a ma mère de l'Afrique est assez désincarnée, et se "joue" principalement sur l'affectif. On comprend très facilement cela quand elle nous raconte son histoire.

## **Doro Camara**

A la gare routière centrale de Dakar, toutes les destinations du Sénégal s'entrecroisent. Au milieu de la cohue, Doro Camara apparaît dans un boubou blanc. Il marche lentement, avec élégance et nonchalance.

Originaire de la région du Fouta, comme Sara Guissé, il passe ses matinées avec les vieux dakarois de la gare routière. Il y travaille le matin et se charge de remplir de passagers les taxis-brousses et les cars rapides.

Doro ne veut plus vivre en brousse. Il préfère louer une petite chambre à quelques rues de la gare. À l'intérieur, deux matelas font office de banquettes et de lit, un petit réchaud sert à faire le thé. Son plus jeune fils vit avec lui.

*Moi, j'étais serveur de 1950 à 1984. On nous appelait les débarrasseurs, mais moi on m'appelait le "pompier" dans les cuisines parce que je courais pour débarrasser les tables. On était habillé avec une tunique blanche, tout en blanc. On travaillait tous les jours. Il n'y avait pas de jours de repos. Si tu voulais te reposer, tu disais que tu étais malade et tu trouvais un ami pour qu'il te remplace. Et quand tu voulais partir chez toi, il fallait trouver un remplaçant.*

*En ce temps-là, La Croix du Sud, c'était ce qu'il y avait de mieux. Tout le monde voulait y travailler. On préférait faire embaucher quelqu'un de la même ethnie que nous, un proche ou quelqu'un qui habite un village voisin. C'était une sorte de solidarité. Le nouveau venu de Fouta, c'est comme s'il était un frère.*

Au regard des traditions africaines, Doro a mené une double vie. Comme pour beaucoup, au village on ne savait pas toujours le travail qu'il faisait en ville.

*On habitait ici, près de la grande mosquée. Moi j'avais une chambre avec ma femme. Les autres employés partageaient trois autres chambres où il y avait 3 ou 4 lits. Ils cotisaient ensemble. Il y avait 4, 5, même 6 personnes dans la même chambre.*

*Dans le temps, quand les gens faisaient grève, tout le monde était foutu à la porte. A La Croix du Sud, je n'ai jamais participé à une grève.*

Doro se remémore ces années charnières (l'indépendance du Sénégal le 4 avril 1960, la grève de 1968...) et les répercussions sur les conditions de travail.

*Les vacances, c'est arrivé vers les années 60. On a commencé à avoir un jour de repos et des jours de vacances, 21 jours. Après on a gagné 1 mois de congé. On rentrait chez nous, dans notre région, une fois par an. Tu prenais le grand car et tu mettais 2 jours pour aller jusque là-bas.*

Il me raconte le nouveau contexte social d'alors, ce qu'il pouvait espérer. Aurait-il pu profiter de ses relations avec les clients français pour quitter le Sénégal ? A t-il des regrets ?

Seuls les néons bleus ou blancs des télé-boutiques et des épiceries illuminent les rues dans la nuit. Assis devant la porte de sa chambre, Doro respire la fraîcheur du soir, salue quelques voisins.

Il se dirige vers une télé-boutique pour téléphoner à sa fille qui habite en banlieue parisienne. Leur conversation permet de faire une transition avec la France.

*Le jour où Mr. Perras a quitté La Croix du Sud, il m'a pris la main et a dit : « Doro, je dois rentrer en France, mais je suis sûr de revenir ici ». Et moi, je savais que s'il partait là-bas, il ne reviendrait pas. C'est la dernière fois que j'ai parlé avec lui.*

Je lui montre une photo datant de mars 1972. Doro nomme tous les employés réunis lors de cette cérémonie de remise de médailles, en présence du ministre, dans la salle de conférence de l'hôtel.

Il se lève et d'un sac en plastique caché sous son lit, il extrait avec fierté les médailles d'honneur qu'il a reçues à *La Croix du Sud* pour son travail.

*J'ai eu quatre médailles : argent, vermeil, or et grand or. J'étais tellement content quand le patron m'a donné les médailles. Il m'a même embrassé devant le ministre.*

Deux de ses enfants vendent des tapis de sol pour voiture dans les rues de Dakar. Le plus âgé a tenté de quitter le Sénégal clandestinement, mais le passeur lui a volé son argent. Nous voyons ces deux adolescents portant leurs marchandises dans les embouteillages au milieu d'autres jeunes, vendeurs de peignes, de sacs plastiques, de biscuits secs, de kleenex... Comme leurs aînés, ils ont quitté leur village pour Dakar, cette mégalopole où les clivages sociaux et les antagonismes entre nantis et déshérités ne cessent d'augmenter.

Doro retourne au restaurant de *La Croix du Sud*. Je l'accompagne dans ces retrouvailles émouvantes avec ce lieu si important pour lui.

### **Joseph Sarr**

Joseph habite aujourd'hui Fadiouth.

De 1950 à 1960, il était domestique dans la villa de ma famille, puis il a travaillé à *La Croix du Sud* jusqu'à sa retraite en 1990. Il a été serveur, chef de rang et maître d'hôtel, travaillait souvent avec Luc à l'organisation de banquets.

Son fils aîné est devenu avocat à Dakar. Joseph venant d'une famille de cultivateurs, il parlera de cette "ascension sociale" dans sa famille.

Joseph a une relation particulière avec mon cousin Jérôme, né à Dakar, dont le père est décédé très jeune. Ensemble nous organisons leurs retrouvailles.

De l'intérieur de l'avion on aperçoit l'île de N'gor, puis Dakar, et enfin l'aéroport. Nous accueillons Jérôme dans la cohue générale, et ensemble nous rejoignons Fadiouth. Jérôme me dit de Joseph qu'il est une présence très sécurisante. Il n'a pas grandi avec lui, ne peut pas le rencontrer complètement comme un adulte, parce qu'il le voit toujours avec son regard d'enfant.

*Je suis un petit garçon en face de Joseph, qui ne pose pas de questions, qui regarde. Je le considère un peu comme un "père de substitution", un "père noir".*

Joseph porte une belle casquette "à l'européenne" et un grand boubou. Il dégage une sorte de tranquillité, de force intérieure.

Avec Jérôme, en guise de retrouvailles, ils échangent quelques "banalités", sur la famille, la récolte du mil, le Sénégal qui a beaucoup changé, Dakar... Leur relation passe par de "petites choses", mais on sent une grande tendresse entre eux..

\*\*\*

## **Jean-Pierre LENOIR - Réalisateur**

Intermittent du spectacle

25, rue des Envierges. 75020 Paris

Tél: 01 43 49 10 53 (répondeur) / 06 20 61 29 59

email : [jp.lenoir@free.fr](mailto:jp.lenoir@free.fr)

## **DOCUMENTAIRES**

### **LA TETE DANS LE SAC (2003/04 – 20mn)**

prod : Les yeux de l'Ouïe

### **UNE ETRANGE ARRIVEE (2002 – 23mn)**

In Extremis production/AVRE

Festival : Fipatel 2003 , Diffusion : Forum des images

### **UNE MAISON AVEC UN TOIT (1994 – 10mn)**

série « Premières vues » - filmer demain. Ima production

Diffusion : ARTE

### **LA VIE DE SAINT-PIERRE (1993 – 17mn)**

Ateliers Varan/Périphérie production

Festivals : 2<sup>ème</sup> prix Traces de vie/Vic le Conte 1994, festival de Clermont-Ferrand 20 ans 1998, Fest. Les Traditions du monde 1994. Diffusion : PLANETE, Forum des images

### **A4 (1989 – 10mn)**

Essai tourné en 16mm. Prod: Films du Grain de Sable / ass. Mémoire d'un regard

Festival : Lausanne 1992

## **COURT-METRAGE**

### **INCH'ALLAH co-réalisé avec Chantal Briet (1988 – fiction – 24', 16mm)**

Chef opérateur : Yann Le Masson

prod: Films du Grain de Sable / ass. Mémoire d'un regard / CNC

Festivals : Grand prix à Epinay, Grand prix à Lille, prix du public à Dignes, primé au festival de l'Acharnière, sélectionné à Belfort, Fespaco, Fest. de Cannes 1991, Budapest. Prix à la qualité CNC.

Diffusion : Films du Grain de Sable/Agence du court-métrage

## **MAGAZINES**

### **A LA MANIF AVES LA PREFECTURE DE POLICE (13mn – 2000)**

série « Lieux de pouvoirs ».

Production : CNDP, diffusé sur FRANCE 5

### **VARSOVIE VERS LE NOUVEAU MONDE (13mn – 2000)**

série « Villes en limite ».

Production : CNDP, diffusé sur FRANCE 5

**JEAN-MARIE SENIA, COMPOSITEUR** (13mn – 1999)

série « Musique plein cadre ».

Production : CNDP, diffusé sur FRANCE 5

**LE MOT DE LA FIN** (16x1mn30 – 1997)

Production : CNDP, diffusé sur FRANCE 5

**LES P'TITS LOUPS DU JAZZ** (20mn – 1994)

Production : CNDP, diffusé sur FRANCE 5

Plusieurs sujets pour **ARCHIMEDE**, magazine scientifique d'Arte  
prod. Ex-Nihilo – 1999

**REALISATEUR ET INTERVENANT**

Ateliers vidéo de pratiques artistiques en milieu scolaire / Maison du Geste et de l'Image.

**LETTRES A THEO** – fiction (12mn – 1998)

**PARADIS PERDU** – documentaire, co-réal. avec J.M. Larrieu (34mn – 1997)

**DEUX CANNETTES ET UNE DANSEUSE** – fiction (12mn - 1997)

**LA FEE GOURMANDE** – documentaire (15mn – 1996)

Atelier vidéo à la maison d'arrêt de la Santé / Les Yeux de l'Ouïe

**QUESTION DE SANTE** – série d'émissions sur la santé (85mn – 2002)

**- OPERATEUR DE PRISE DE VUE**

**TAMBOU BÔ KANAL** Documentaire de Jil Servant (2003 - 35mn)

In extrémis production, diffusé sur le câble (Traces)

**LE SILENCE DES CHAMPS DE BETTERAVE** Documentaire d'Ali Essafi (1998 – 54mn)

Yenta production, diffusé sur FRANCE 2

**UN VOYAGE EXTRAORDINAIRE** Documentaire de François Chouquet (1992 – 52mn)

Films du Grain de Sable, diffusé sur FRANCE 3

**- MONTEUR**

**REVE DE CHAINE** (2003 - 26mn) et **NISSAN UNE HISTOIRE DE MANAGEMENT** (2004 – 38mn), Documentaires de Joyce Sebag et J.P Durand.

**- LAUREAT, ENSEIGNANT**

- Lauréat « Trophées du 1er Scénario, promesse de nouveaux talents ». 3<sup>ème</sup> session/CNC - 2003.

- Lauréat du Céci « résidence d'écriture au Moulin d'Andé » - 2002

- Enseignant et formateur (INA, DESS « Image et société » d'Evry, Altermédia, IIS)

- Responsable de l'atelier de développement et d'écriture de films documentaires 2003 et 2004 au centre de ressources et de formation Altermédia en Seine St-Denis.

- Collabore à l'écriture d'*Hexagone*, LM de Malik Chibane, sortie salles 1992. Vertigo production. 26

Dominant 7 a été créée en 1996 par les producteurs et réalisateurs Philip Brooks, Laurent Bocahut et la distributrice Dominique Welinski. La société travaille en étroite collaboration avec de nombreuses chaînes de télévision françaises et internationales. Essentiellement productrice de documentaires, elle s'oriente désormais aussi vers la fiction. Dominant 7 privilégie les nouvelles approches visuelles et les traitements originaux, qu'ils portent sur des débats de société actuels ou sur des sujets oubliés ou non traités.

Philip Brooks nous a quittés au tout début 2003. Laurent Bocahut a repris les fonctions de gérant. Entouré de son équipe, il poursuit la ligne éditoriale engagée avec Philip, avec l'énergie et la passion qui font la force et l'originalité de Dominant 7. Voici la liste des productions de Dominant 7 depuis 2000.

## 2004

---

**LACHE MOI, J'AI 51 FRERES ET SŒURS !** - un documentaire de 84' de Dumisani Phakathi. En coproduction avec ARTE France, BBC et SABC.

Dumisani Phakathi a eu un père remarquable qu'il a à peine connu ; sélectionneur d'équipe de foot, patron d'une compagnie de taxis, gangster à ses heures, géniteur de Dumisani et de ses 51 frères et sœurs. Lâche- moi... nous fait découvrir ce père à travers le regard de ses enfants, tous nés dans les années 70, une décennie qui a vu naître les mouvements politiques sud africains. « C'est un film sur mon père et son mythe, c'est un film sur moi, ma génération, et notre façon de nous construire une identité inextricable tellement sud-africaine ».

**HAITI : LA FIN DES CHIMERES ?** - un documentaire de 70' de Charles Najman. En coproduction avec ARTE France.

Tourné début 2004 pendant la commémoration du bicentenaire d'Haïti, ce film offre un éclairage inédit sur les derniers jours à la présidence d'Aristide. À travers les témoignages qu'il a recueillis, le réalisateur nous fait découvrir et comprendre Haïti, sa situation actuelle fragile et son avenir incertain, tout en affirmant la valeur, symbolique et politique, de son passé méconnu...

**AU RWANDA ON DIT : LA FAMILLE QUI NE PARLE PAS MEURT** - un documentaire de 54' de Anne Aghion. En coproduction avec Gacaca Productions, NDR, TV10 Angers, et en collaboration avec ARTE.

Le film se passe dix ans après le génocide de 1994, alors que le gouvernement fait libérer 16 000 prisonniers Hutus qui ont avoué leurs crimes. Nos personnages parviendront-ils à surmonter leurs traumatismes, pour reconstruire ensemble un avenir commun ?

## 2003

---

**MOI, FIDEL CASTRO** - un documentaire de 7 X 52' et 90' de Axël Ramonet. En coproduction avec Temps Noir, l'INA et Histoire.

Fidel Castro a donné son accord pour s'entretenir avec Ignacio Ramonet, directeur du Monde Diplomatique. Leurs conversations seront recueillies sous la forme d'un livre et d'un documentaire de long-métrage.

**L'URGENCE HUMANITAIRE... ET APRES ?** - un documentaire de 53' de Bernard Debord. Coproduction ARTE.

Ce film nous propose de découvrir le quotidien d'un camp de réfugiés Burundais en Tanzanie, un camp dit transitoire, qui existe pourtant depuis plus de vingt ans...

**LES MAUX DE LA FAIM** - un documentaire de 55' de Jihan El Tahri. Coproduction ARTE et BBC.

Chaque année, des millions de tonnes de nourriture sont distribués aux victimes de famines... La communauté internationale a fait de l'aide alimentaire son outil de choix pour régler les crises. Pourtant, en cherchant à résoudre le problème de la faim, elle en crée d'autres, moins visibles, mais souvent aussi nuisibles.

**TCHALA, L'ARGENT DES RÊVES** - un documentaire de 49' de Michèle Lemoine, en collaboration avec France 5 et ARTE.

Ce film est un voyage initiatique en Haïti, à travers l'univers de la *borlette*, une loterie très populaire, fondée sur l'interprétation des rêves.

## 2002

---

**GACACA, REVIVRE ENSEMBLE AU RWANDA ?** - un documentaire de 55' d'Anne Aghion. Coproduction Planète.

En 1994, en l'espace de trois mois seulement, 800 000 Rwandais sont massacrés au cours du génocide contre l'ethnie des Tutsis. Huit ans après ce génocide, ce film relate la tentative de réconciliation des Rwandais, à travers une forme de justice populaire, les *Gacaca*.

**MADAME SATÃ** - un long-métrage de 105' de Karim Aïnouz - Coproduction Video Filmes, Wild Bunch/Studio Canal. Sélectionné au Festival de Cannes 2002, dans la section Un Certain regard. Sortie en salles en août 2003.

*Madame Sata* raconte l'histoire de Joao Francisco dos Santos, plus connu sous le nom de « Madame Sata, » l'un des mythes inexplorés de la culture brésilienne.

## 2001

---

**MARIAGES ARRANGÉS** - un documentaire de 52' de Carol Equer Hamy. Coproduction France 5 et TV10 Angers.

Dans ce documentaire à la première personne, au fil des rencontres avec ses amis indiens, la réalisatrice tente de cerner ce que peut être l'amour quand on ne choisit pas.

### Collection STEPS FOR THE FUTURE

Cette collection contient plus de 30 documentaires réalisés par des cinéastes d'Afrique australe, sur l'épidémie du VIH/Sida. Depuis leur première diffusion sur ARTE le 1<sup>er</sup> décembre 2001 - Journée Mondiale de lutte contre le Sida - les films circulent dans de nombreux festivals, et ont été diffusés avec succès sur une vingtaine de chaînes internationales.

**REGARDS CROISÉS sur le sida** - émission de 2 h 30 en direct réalisée par Jihan El Tahri. Coproduction avec France 2. Diffusée en juillet 2002.

La soirée était ponctuée d'extraits de films de la collection « *Steps for the Future* », et le débat portait principalement sur les rapports Nord/Sud en matière de traitements contre l'épidémie de VIH/Sida. Les invités du duplex (France/Afrique du Sud) étaient Pierre Peyrot, coordinateur international de « Steps », Zackie Achmat, du TAC (Treatment Action Campaign), Dumisani Phakathi, jeune réalisateur sud africain, et Philip Brooks.

**CHRONIQUE D'UNE CATASTROPHE ANNONCÉE** - un documentaire de 52' de Philip Brooks. Coproduction ARTE et Steps for the Future. Théma sur le Sida diffusé le 1<sup>er</sup> décembre 2001.

Ce film retrace l'évolution de la politique de lutte contre l'épidémie du VIH/Sida, au Nord comme au Sud, depuis 20 ans.

**MA VIE EN PLUS** - un documentaire de 75' et 55' Brian Tilley. Coproduction ARTE, Big World, 28

Steps. Thema sur le Sida diffusé le 1<sup>er</sup> décembre 2001.

Ce documentaire relate l'histoire de Zackie Achmat, qui incarne aujourd'hui la lutte des séropositifs en Afrique du sud.

**(H)AC(K)TIVISTES, LES AGITATEURS DU NET** - un documentaire de 52' de Ian Walker. Coproduction Hilton Cordell, ABC et ARTE.

Les points de connexion entre le nouveau culte de l'Internet et le vaste mouvement contre-culturel né dans les pays occidentaux des années 60.

## 2000

---

**AMAZONES 2000** - un documentaire de 52' de Florence Fradelizi. Coproduction PLANETE

Le film se propose d'explorer, d'un point de vue enjoué et chaleureux, le renouveau lesbien.

**MES CHERS ANTIPODES** - un documentaire de 60' de Philip Brooks. Coproduction La Sept/ARTE.

L'Australie 25 ans après. Le réalisateur retrouve avec émotion, les lieux qu'il a pourtant quittés sans regret.

**LE JARDIN PARFUME** - un documentaire de 60' de Yamina Benguigui. Coproduction Bandits Longs et ARTE

Ce voyage entrouvre les portes du "Jardin Parfumé où s'ébattent les plaisirs", et souligne la place paradoxale qu'occupe la sexualité dans le monde arabe.

**L'HOMOPHOBIE, CE DOULOUREUX PROBLEME** - un documentaire de 52' de Lionel Bernard. Coproduction CANAL +

Ce documentaire, composé d'interviews et d'archives, dresse un état des lieux sans concessions de l'homophobie à travers le monde.

**L'ESPRIT DE MOPTI** - un documentaire de 55' de Moussa Ouane. Coproduction Mali / France

À la rencontre du désert et des savanes, à l'est du Mali, Mopti est une grande ville musulmane et un carrefour commercial sur le fleuve Niger.

**FERMIERS BLANCS, TERRE NOIRE** - un documentaire de 57' de Aldo Lee. Coproduction CANAL +

Les fermiers blancs récemment installés se heurtent à la culture nomade ancestrale au Mozambique. Un exemple de colonialisme économique.

### Dans la série VOYAGES-VOYAGES pour ARTE :

**Siwa, une oasis égyptienne** - un documentaire de 43' d'Alain Burosse

À la frontière libyenne, Siwa est l'oasis la plus occidentale d'Égypte et le point de peuplement le plus oriental des Berbères, les Issiwannes. Un manuscrit, aujourd'hui introuvable, raconte qu'à Siwa, on célébrait des noces entre garçons...

**Les îles du Kenya** - un documentaire de 43' de Michel Reilhac

Dans l'Océan Indien s'étire, le long de la côte du Kenya au nord de Mombasa, un chapelet d'îles discrètes, voire secrètes. Lamu en est la capitale cachée. Depuis des siècles, la culture swahilie la plus pure s'y épanouit